

«Le Déclin de l'empire américain»

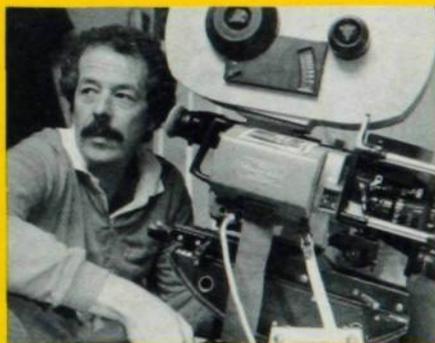


Match nul

«**T**u ne peux pas savoir tout le pouvoir de la victime...», dit Louise Portal à Dominique Michel, toutes deux s'appêtant à courir le sprint. C'est une des phrases qui m'ont profondément agacée dans *Le Déclin de l'em-*

pire américain. Que Diane (Louise Portal), la féministe du film, aime faire l'amour attachée... pourquoi pas? Il est de plus en plus évident que l'érotisme au féminin n'est pas nécessairement «doux, tendre et rond». Tant mieux, nous voilà avec un stéréotype en moins. Mais que cela nous réassigne ipso facto au bon vieux rôle de victime-qui-s'ignore-mais-qui-au-fond-adore-ça... et nous voilà replongées non seulement dans le stéréotype mais dans ce que la misogynie a de plus néfaste.

Ce succès sans précédent du cinéma québécois est-il pour autant un film dangereux? Je ne le crois pas. Sexiste par moments, certainement. Parfois inconsciemment, comme dans la phrase de Diane citée plus haut, parfois consciemment, comme avec cette boutade, trop grosse pour ne pas être volontairement provocante: «Quand je pense que vous vous mettez la queue là-dedans!», s'exclame Claude (l'homosexuel de service) devant les autres gars, en parlant du vagin des femmes, ce trou noir plein de microbes. Mais ce n'est pas, à mon avis, un film qui cherche à redorer le blason du phallus masculin (comme j'ai entendu quelques femmes le dire), pas plus qu'il n'annonce la débandade du machisme (comme au moins un homme nous l'a



Dorothée Berryman et Rémy Girard. En médaillon, le réalisateur Denys Arcand

*Vraiment génial?
Juste ou dépassé? Sexiste ou non?
Comment, dans son dernier film,
Denys Arcand réinterprète-t-il
la guerre des sexes?*

par Francine Pelletier

écrit). C'est un film qui jette un regard parfois trop flou et certainement très cynique, mais non sans pertinence, sur les rapports actuels entre les sexes.

Mais tout semble forcé, en commençant par le propos vasouilleux tenu par Dominique Michel sur le déclin de l'empire qu'on connaît, en passant par des dialogues qui ne sonnent pas toujours vrai, des images parfois trop composées, jusqu'à un assemblage de personnes un peu artificiel. (Vous êtes-vous reconnue, vous, dans l'une de ces femmes, dans un de ces hommes au discours typique des années 70? Ces six

«yuppies», argentés – ou ces deux jeunes séduits par les vieux – vous ont-ils vraiment touché-e?) C'est comme si, mal à l'aise avec un sujet toujours relativement tabou mais qui lui brûle la langue (le sexe), Arcand devait nous divertir avec un peu d'intellect, de jolis décors, de grosses farces sexistes, de Sida et... de gymnastique! Bref, *Le Déclin* est un fourre-tout de situations qui se veulent à tout prix contemporaines (incluant des féministes aux goûts sexuels inorthodoxes?), mais un fourre-tout trop souvent truffé de clichés... (pas tous très actuels d'ailleurs: le mari baiseur frénétique est un *hit* millénaire!)

Qu'y a-t-il de vrai dans ce film? Le personnage de Louise, joué magnifiquement par Dorothée Berryman; le seul personnage qui soit pluridimensionnel et qui, par conséquent, attire une certaine sympathie. Le seul peut-être qu'Arcand semble traiter avec affection. C'est une «femme au foyer», une personne à part entière, qui aime son mari mais aussi un peu son prof de tennis, qui a du talent pour le piano et les rapports humains et qui voudrait beaucoup croire aux «progrès» de notre ère moderne. Son optimisme est à la mesure de son impuissance, mais aussi de sa capacité d'aimer, d'espérer. À la fin du film, son mari Rémy, le baiseur invétéré, l'implorera à genoux de ne pas le quitter. En Louise, la femme trompée, la «victime» a ici un certain pouvoir, en effet. Mais il s'agit d'une vérité tacite alors que c'était une grossièreté dans le cas de Diane.

D'ailleurs, on peut se demander si Arcand n'est pas un peu dépassé lorsque vient le temps de camper les femmes dans des rôles plus actuels. En effet, les trois

personnages féminins supposément « modernes » – de la jeune étudiante-masseuse intellectuelle (Geneviève Rioux) qui ne s'imaginerait jamais inférieure à un homme, même en le masturbant, aux deux « femmes de tête » (Louise Portal et Dominique Michel) – passent mal la rampe. Leurs textes sont moins touffus et justes, on les *sent* moins. La première est terriblement fade et la deuxième, pleine de contradictions, appartient davantage aux scénaristes qu'à elle-même. Quant à la troisième (Dominique Michel), elle est démesurément « tough »: « Words are cheap, baby... », lance-t-elle en empoignant son jeune amant de main ferme. On se serait passé de cette réplique de mec.

On se serait passé aussi du mépris avec lequel Pierre (Curzi), l'un des quatre hommes, résume, lors d'une petite marche de santé, ce qu'il en est de la libido féminine. Ce qu'il dit n'est pas faux: les femmes rêvent souvent à des nuits agrémentées de fleurs, de champagne et de longues caresses. Mais c'est le dédain imprimé sur son visage, comme son lapidaire « C'est mortellement ennuyant! » (ou quelque chose du genre) qui sont de trop.

Fallait-il vraiment friser la méchanceté (qu'incarnera plus tard la « reine-abeille » Dominique Michel) pour bien nous faire comprendre que malgré l'indéniable attirance des sexes, hommes et femmes forment deux clans distincts, « opposés » justement, qui se rejoignent à peine si ce n'est par le cul?... Car c'est la vérité du film. Mais que de « sparages » avant d'en arriver à un constat aussi majeur.

Ce constat, que les féministes ont été les premières à élaborer, le voilà, dix ans plus tard, réexaminé sous la lentille d'un microscope. Or que voit-on? Une mini-société apparemment en pleine voie d'androgynie, où les hommes cuisinent pendant que leurs blondes se font des muscles. Apparemment, parce que les femmes semblent s'être « masculinisées » plus que les hommes ne se sont « féminisés ». Ils maîtrisent désormais l'art du coulbiac et tolèrent plutôt bien le succès de leurs collègues féminines mais, pour le reste, sont demeurés essentiellement les mêmes, c'est-à-dire émotivement absents. Ou, comme dirait mon amie Yolande: « Dans ce film, il n'y a pas un homme qui aime vraiment les femmes et le seul capable de tendresse, c'est l'homosexuel » (autre cliché, soit dit en passant, que ce gay fin et compréhensif consolateur d'hétérosexuelles déçues). Côté changement, il vaut quand même la peine de noter la présence d'un homme, le brusque et pas très sympathique Pierre, qui ne fait pas la différence entre le sexe et l'amour. Une attitude qui, à venir jusqu'à très récemment, était surtout l'apanage des femmes...

Les femmes du *Déclin* sont plus déluées, plus exigeantes que leurs vis-à-vis masculins, car leur apprentissage à elles a été autrement plus difficile, comme le fait remarquer Diane... mais, peut-être moins cyniques, le bonheur leur fait encore plus cruellement défaut qu'aux hommes. Pourtant, elles ne sont pas – malgré la malheureuse phrase de cette dernière – des « victi-

mes », c'est-à-dire des impuissantes. Même Louise, à la fin du film, a une force insoupçonnée au début. Le fait de voir, durant toute la première partie, le clan-femmes en train de se raffermir les muscles est révélateur. Quand elles arrivent enfin au rendez-vous, émergeant de la voiture comme d'un char d'assaut, commando bien huilé, elles sont prêtes à affronter le clan-hommes. Car il s'agit bien d'un match entre deux équipes, pour une fois de forces égales. Un match qui, d'ailleurs, s'avère nul. Hommes: 0. Femmes: 0. Personne, ni les unes ni les autres, ni l'un ni l'autre, ne sort de là gagnant-e-s, plus serein-e-s, avec plus de pouvoir. Est-ce que ce « jeu de la vérité » tronqué leur a au moins appris quelque chose?

Le Déclin de l'empire américain nous laisse sur une telle impression de vide qu'il est difficile de ne pas songer à la théorie d'Élisabeth Badinter, qui suscite actuellement une polémique en France. À savoir: les différences entre les sexes allant s'estompant

depuis 20 ans, nous allons vers un nivellement des passions entre hommes et femmes. Alors que, selon Badinter, il y aura, en guise de compensation, plus de tendresse et de communication entre les sexes, Arcand nous laisse devant l'impasse, baissant de surcroît dans un halo nucléaire.

Si *Le Déclin* manque justement de tendresse et de communication, il est quand même digne d'intérêt et, surtout, de nous faire réfléchir. Par exemple, cette difficulté de trouver le ton juste n'est-elle pas autant notre affaire à nous, femmes et hommes de cette fin de siècle, que celle du cinéaste? Bref, je n'arrive pas à être très sévère pour le dernier film de Denys Arcand, malgré ses ratés, ses tics et son parti-pris cynique. Ne serait-ce que parce qu'il nous tient en haleine, tellement sont rares les aveux sur cette sacro-sainte sexualité dont on ne parle jamais. ✕

Je pense notamment à l'exposition très controversée qui avait lieu à Rimouski récemment, intitulée *Corps et jouissances – regards de femmes*. Voir l'article de Carole Beaulieu, *Le Devoir*, 30 juin 1986.

Automne Quelques bonnes nouvelles

En septembre, l'ONF devrait enfin se doter d'une toute nouvelle structure qui privilégierait les femmes cinéastes à l'intérieur de la production française. Ce projet est l'initiative de Georges Dufaux, directeur général du programme français à l'ONF, qui a confié à Josée Beudet la responsabilité d'enquêter auprès des femmes du milieu du cinéma et de la vidéo pour connaître leurs besoins. Après une série de consultations et de tables rondes, et un atelier de travail de deux jours, madame Beudet remettait en juin dernier un rapport recommandant la création d'un studio « F », qui serait le pendant francophone du studio « D », d'où sont sortis plusieurs films de femmes cinéastes anglophones, comme *Not a Love Story*, de Bonnie Klein. Ce studio « F » serait donc un

Silence, elles tournent, en juin dernier, a été un succès: salles plus remplies, léger surplus budgétaire, Prix du public accordé à *Beyond Sorrow*, *Beyond Pain*, de Agneta Ellers Jarleman et rencontres réussies avec une vingtaine de cinéastes étrangères. Mais l'automne aussi risque d'être intéressant pour les femmes, cinéastes comme cinéphiles.

par Diane Poitras

lieu de production, mais aussi et surtout de consultation, de rencontres, d'échanges et de perfectionnement «... où se brassent idées et images».

Avant d'appliquer ces recommandations, M. Dufaux désire consulter encore car certaines cinéastes, dit-il, craignent qu'une telle mesure crée un ghetto, un entonnoir où seront acheminés tous les projets soumis par des femmes. L'affaire est à suivre. Par ailleurs, en septembre, l'ONF ouvrira un programme de formation de réalisateur-trice-s, et de technicien-ne-s. La majorité des candidat-e-s accepté-e-s devra être féminine afin de favoriser un certain rattrapage. Un peu d'action positive, quoi!

Pour le groupe de production et de distribution Vidéo Femmes, 1986-87 risque d'être l'année du Japon! Au printemps der-